

Architecture, histoire, culture

Autor(en): **Zumthor, Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **115 (1989)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-76956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Architecture, histoire, culture

Si, il y a à peine une décennie, la conservation du patrimoine bâti apparaissait encore à Genève comme une curiosité poussiéreuse, elle occupe aujourd'hui une part importante des activités de l'architecture.

Toutes les villes d'Europe ont vécu ce revirement dont les origines sont liées à la fois à la crise énergétique des années septante et au *ras-le-bol* du public devant la faillite de l'urbanisme d'après-guerre. D'une part, la difficulté de l'investissement immobilier rendit inévitable la *récupération* du parc existant ; d'autre part, face à la destruction de pans entiers du paysage urbain au nom de la rénovation, la conservation apparut comme le seul rempart possible contre une rapide perte de mémoire et d'identité.

Patrimoine, morne plaine

Depuis, d'innombrables chantiers de réhabilitations ou de transformations ont été ouverts, et quelques réalisations sont exemplaires. Celles-ci de-

PAR BERNARD ZUMTHOR,
GENÈVE

meurent malheureusement l'exception.

Lorsqu'on fait le bilan de la situation générale du patrimoine architectural genevois, l'impression qui s'en dégage est un sentiment de grisaille et de tiédeur. Que l'on démolisse moins qu'au milieu des années septante ne signifie pas que l'on conserve mieux à la fin des années quatre-vingt !

L'évident d'édifices anciens – appelé « empaillage » dans l'idiome local – est encore pratique courante, et combien d'opérations mutilatrices, placées sous la dénomination de la conservation, ne représentent en fait que des abus de patrimoine ! Même déontologiquement correctes, nombre d'interventions souffrent de gaucherie, d'incohérence, de médiocrité et de cette lèpre nommée compromis helvétique.

Pourtant, Genève possède apparemment tous les atouts nécessaires pour rivaliser avec les plus imaginatifs de nos voisins. Elle est riche, alors que son patrimoine est plutôt modeste comparé à celui de bien des villes européennes d'égale grandeur. Sa région abrite des historiens, des chercheurs et des techniciens spécialisés en nombre suffisant, et l'arsenal juridique genevois en matière de protection du patrimoine est très sophistiqué.

Certes, les lourdeurs administratives ou le fréquent hiatus entre la déme-

sure d'un programme et l'inadéquation du mode de financement ne facilitent pas le travail de l'architecte, mais ces problèmes existent ailleurs sans que cela le réduise à l'impuissance. Le marasme genevois n'est donc pas a priori une question d'argent, d'effectifs ou de législation, c'est une question de *culture*.

En effet, ce qui frappe, dans la pratique de la conservation à Genève, d'avantage encore que la timidité des réalisations, c'est l'indigence du savoir et l'absence de réflexion théorique, quelles que soient les personnes concernées, intégriste de la conservation, Rambo de la modernisation, « spécialiste » plein de bonne volonté mais persistant à confondre restauration et rénovation, élu local exigeant le maintien du patrimoine, sa mise aux normes et l'argent du beurre électoral...

Parmi les explications qui peuvent être offertes à ce sous-développement de la mentalité patrimoniale, nous retiendrons celle qui a trait à la spécificité historique de la culture architecturale à Genève, culture qui, pour une majorité de ses praticiens, est restée à l'écart de l'évolution des idées qui ont progressivement bouleversé la pensée et la pratique architecturales en Europe depuis 1945.

Architecture et histoire

La double pression de la crise économique et de la défense du patrimoine s'exerça, chez nos voisins, avec les destructions de la guerre en arrière-plan, sur une profession qui avait perdu ses convictions idéologiques ; le discours architectural de la fin des années soixante oscillait entre une sociologie de Café du Commerce et le commercialisme le plus agressif. Les CIAM étaient bien loin...

C'est dans ce vide que l'*histoire* s'imposa comme une planche de salut. On sait comment le terrain avait été préparé plusieurs années auparavant en Italie. Rappelons seulement que si, initialement, les architectes redécouvrirent l'histoire sur le mode analogique ou conceptuel, l'irruption de cette discipline dans le champ d'une pratique qui ne s'était guère préoccupée d'elle depuis belle lurette ne se fit pas sans ambivalences. Elle fut en effet reconvenue tantôt comme une encyclopédie de lieux communs stylistiques, réserve d'outrances formelles et source de sénilité *postmoderne*, tantôt comme instrument d'analyse typologique et de lecture des permanences morphologiques.

C'est à ce dernier mode d'interprétation historique qu'appartient la conservation architecturale dans ses différents modes opératoires : *insertions en milieu bâti* préexistant, liées à la régénération des centres villes ; *transformations* d'édifices anciens ou industriels exigées par l'évolution des fonctions socio-économiques ; *réhabilitation* de logements et de quartiers d'habitations ; enfin *restauration*, expression la plus littérale de la conservation.

Dès lors s'imposait l'évidence de l'*indissociabilité* de la préservation du patrimoine et de la création architecturale : si la conservation n'a de sens que *prospective* dans une civilisation en évolution (« transmettre l'héritage... »), l'architecture n'a de sens que si elle sait *maîtriser les continuités et les ruptures historiques* (« il faut savoir déchiffrer le palimpseste pour pouvoir le récrire... »). Il en découle que la qualité de la première sera nécessairement fonction de celle de la seconde.

Cette convergence est devenue aujourd'hui une évidence : les meilleures réalisations européennes le confirment, de même que l'important corpus théorique constitué petit à petit dans les écoles d'architecture et relayé par les revues spécialisées.

Le paradoxe du progrès

A Genève, la reconnaissance du phénomène historique en architecture demeure relativement marginale. Cela s'explique sans doute par les particularités du mode de production du bâti,

par le cantonalisme et la politique du développement urbain, mais surtout par le fait d'avoir échappé à la fois aux destructions de la guerre et aux effets de la crise mondiale. L'euphorie économique continue d'y régner, doublée d'un nombrilisme satisfait et d'une foi béate dans les progrès technologiques, cet inexorable « élan vers le pire » selon la belle formule de Cioran.

Paradoxalement, cette bonne santé physique et morale s'accompagne d'une étonnante stagnation de l'architecture qui frappe les confrères étrangers en visite à Genève : le gros de la production architecturale, dans ses formes comme dans ses démarches, a en effet peu évolué depuis les années soixante, malgré le travail courageux de certains. L'enquête publiée dans le *Temps stratégique* de novembre 1986 était fort éloquente à cet égard. Ce qui était dit de la Suisse est particulièrement vrai à Genève où l'architecture « sommeille par manque d'imprudence » pour paraphraser Jacques Brel ! Immeubles aseptisés, alignements banalisés, aménagements désolants, tout se passe comme si la création du patrimoine architectural du XXI^e siècle n'était envisagée par ses promoteurs et concepteurs que comme une série d'occasions de se discrediter à tour de rôle...

Comment s'étonner dès lors de l'insignifiance de la plupart des réalisations en matière de réhabilitation-restauration ? La confluence de l'architecture et de l'histoire se fait à Genève sur le sol le plus fertile qui soit, celui d'une prodigieuse inculture et de compétences fondées sur la conviction de détenir les solutions avant même d'avoir vu le problème.

La profession se plaint, souvent à juste titre, de l'excès de « protectionnisme » de la part des commissions consultatives. Le fait est que l'architecture contemporaine n'a généralement pas su répondre aux inquiétudes qui ont engendré le regain d'intérêt pour l'histoire : mise en valeur des lieux par la réactivation de leurs énergies territoriales et exaltation de la valeur d'usage dans les échanges urbains par la qualification de leurs composantes formelles, matérielles et symboliques ; l'harmonisation des échelles ; la modestie des mises en œuvre ; l'ouverture sur la

plurifonctionnalité ; la qualité des détails, bref tout ce qui fait la qualité de la vie et concourt à ce qu'elle ne meure pas de la laideur des villes.

Idéalement, la conservation du patrimoine, en tant que discipline distincte de l'architecture, devrait être superflue, car au bout du compte ce qui est regrettable, ce n'est pas tant la disparition de l'objet patrimonial comme tel – destin inévitable dans la longue durée de l'histoire –, mais son remplacement par un objet de substitution qui en gomme les vertus et les forces sans chercher à les dépasser dans un nouvel ordre qualitatif. Au contraire, on justifie même la médiocrité par le succès qu'elle rencontrerait auprès du public ! La télévision aussi a du succès, cela n'en garantit pas la qualité... En fin de compte, l'absurdité est que cette laborieuse rupture du continuum historique n'aboutit qu'à une banale régression. Quel paradoxe pour une profession dévote du progrès !

Que faire ?

Le but de ce papier d'humeur n'est pas de dénigrer en bloc toutes les réalisations actuelles. Répétons-le, Genève possède quelques très remarquables exemples de restaurations-réhabilitations et d'intégrations en site construit, ce numéro s'en fait l'écho par ailleurs. On se demande simplement pourquoi nous n'en avons pas davantage alors que nous en avons les moyens matériels.

Pourquoi courons-nous voir les aménagements urbains de Barcelone ; les restaurations du Piémont ; les réhabilitations de Londres, de Berlin ou d'Amsterdam ; les architectures nouvelles du Tessin ou de Bâle, alors que Genève ne figure qu'accidentellement sur les parcours d'étude des architectes européens ?

Indiscutablement, il est urgent de secouer la torpeur et l'égoïsme intellectuel de l'architecture genevoise. Genève regorge de certitudes ; elle a plutôt besoin d'inquiétudes. Le débat qualitatif que les organisations professionnelles, l'école d'architecture ou la revue *Faces* s'efforcent d'entretenir doit s'élargir et s'approfondir dans le sens de la formation, de l'information. La profession doit sortir de son autosatisfaction et de son protectionnisme cantonal sans craindre d'affronter la compétition confédérée ou étrangère. Elle doit réinventer une culture du projet, retrouver le courage de l'expérimentation, fonder à nouveau le concours réciproque de l'histoire et de l'architecture.

L'avenir de notre passé est dans une pratique contemporaine humaniste et cultivée : osons-la !

Adresse de l'auteur :

Bernard Zumthor
Historien d'art
23, bd de la Cluze
1205 Genève

